

—Oui.

—Quand vous avez tiré, alors ?

—Certainement.

—Tué au vol ! Eh bien ! monsieur, je n'ai jamais vu telle chose auparavant, et vous êtes le plus adroit tireur, pour un monsieur, qui ait jamais visité ces lacs.

Imaginez-vous, ami chasseur, vous qui pouvez abattre une douzaine de bécasses sous bois, sans perdre un seul coup, imaginez-vous si on est primitif en ces régions, pour que tuer un pauvre butor au vol, vous pose de suite en grand chasseur !

Peu de temps après, nous vîmes une volée de canards nageant dans la rivière. Comme nous approchions, ils se dispersèrent en toute vitesse, leurs ailes leur servaient d'avirons et l'eau rejallissait tout autour d'eux. Chacun laissait derrière lui un double sillon, et tous ensemble ils me représentaient, en miniature, une flottille de bateaux à roues se défiant à la course à toute vapeur.

Ils n'iront pas loin. Quand un canard nous fuit, il faut dire : "loin des yeux, loin du cœur." Nous continuons à descendre le courant, ramant avec la plus grande précaution, nous tenant près de la rive gauche qui est bordée de buissons et sûrs de retrouver notre gibier quand leur frayeur sera calmée. Arrivés à une pointe de la rivière, nous nous couchons au fond du canot, le laissant aller à la dérive comme un billot abandonné. Les canards sont là, nageant au milieu de la rivière. Ils regardent avec crainte ce tronc d'arbre flottant, ils ont des doutes et se rapprochent pour une nouvelle fuite. C'est le moment propice pour le chasseur. Mon premier coup en abat trois, et du second coup j'en abats un quatrième au moment où la bande s'envole hors de tout danger.

En ramassant notre gibier, James me dit :

—Le fusil vaut mieux que la ligne aujourd'hui, monsieur.

C'était bien vrai. Car mes mouches les plus appétissantes n'avaient pas attiré une seule truite, quoique j'eusse jeté ma ligne dans tous les bons endroits de la rivière.

Nous continuons notre route. Les bords de la rivière s'abaissent, le bois s'éclaircit, des rayons de lumière filtrent entre les troncs des arbres, de petites échappées de vue se font jour à travers la forêt ; enfin, tournant une pointe, le beau lac du Grand Aigle nous apparaît, une belle nappe d'eau argentée, de neuf milles de long, étendue entre de belles montagnes boisées, exposée au beau soleil d'été.

Regardant à ma montre, je vis qu'il n'était que dix heures et vingt minutes ; nous avons laissé le campement depuis trois heures seulement, et en ce court espace de temps nous avons fourni une longue course, et nos aventures et nos plaisirs eussent suffi à remplir une semaine.

Mais ce que nous n'avions pas vu du tout, c'était une bonne place pour camper ; James m'en fit souvent la remarque, sachant bien que ce fait rendait hommage à la sagesse avec laquelle il avait choisi le campement de la nuit précédente.

Nous primes terre sur le bord du lac pour y manger notre lunch, et, après quelques instants de repos, nous nous remîmes en route. Choisisant mes plus belles mouches, je mis mes lignes à l'eau afin d'attirer, s'il était possible, la truite, souveraine du lac, jusque dans notre poêle à frire.

C'était un beau jour d'été. Le lac reposait comme un miroir entre les vertes collines. Nous voyions à neuf milles devant nous l'entaille de la montagne qui nous indiquait son débouché. Les montagnes, revêtues et ornées de leurs forêts vierges, se déroulaient de tous côtés en ondulations colossales. Jamais une habitation humaine n'avait profané cette solitude. Jamais le bruit du marteau n'y avait retenti.

Tout autour de nous et devant nous, de lieue en lieue, s'étendait la même vaste solitude. Et dans son sein souriait le lac, bordé des collines éternelles, rempli du calme et de la chaleur d'une matinée d'été.

George et James frappaient l'eau de leurs avirons avec la plus parfaite cadence ; c'était le seul bruit qui se fit entendre ; il me faisait l'effet d'une chanson pour endormir le jour languissant.

Le sommeil me gagnait : ma tête tombait en arrière. James me fit un oreiller avec un bout de la robe de buffle et je m'endormis.

—Quel est ce point noir là-bas sur la grève ?

C'était George qui parlait ainsi.

En un clin d'œil je fus éveillé et regardant dans la direction qu'il indiquait de sa rame, je vis, à peu près à un mille de nous, une tache noire sur l'étroite grève entre le bois et l'eau.

Est-ce possible ?—oui, cela remue—un ours ! Quelle bonne fortune ?

La tache noire se promène, s'arrête, descend jusqu'au bord de l'eau, se détourne et nous apparaît de profil, sa silhouette se détachant sur l'eau brillante.

—Voyez son petit avec elle, murmure James.

Mais l'ourson reste immobile, tandis que sa mère disparaît derrière le cap.

Les guides enfoncent leurs avirons avec force dans l'eau ; le canot glisse rapidement, mais sans bruit sur le

miroir du lac. Personne ne dit mot. Je me prépare. Ma seule arme était un fusil double—calibre 12—une arme légère, ce qu'il faut pour la bécasse et la bécassine. Je l'avais emportée, espérant fournir notre cuisine d'autres mets que le lard et du poisson, si nous rencontrions quelque canard ou quelque perdrix.

(La fin au prochain numéro)

### Salle d'Asile, Rue Visitation, Montréal

Les œuvres de charité semblent se multiplier, mais le pauvre, confiant en la parole du maître qui a dit : "Donnez et il vous sera donné," apporte de grand cœur son obole, l'unit à l'aumône du riche, et voici que nos institutions de charité subsistent et prospèrent. De tous les quartiers de notre ville, on nous tend la main, soit pour le pauvre, soit pour la construction d'une église ou d'une chapelle, soit pour le soutien de communautés religieuses qui embrassent toutes sortes d'œuvres. A tous donnons de grand cœur, en nous souvenant que la charité ne saurait appauvrir. Le zèle, le dévouement de nos bonnes sœurs de la Providence est chose bien connue dans notre ville, et à toutes les portes où ces ferventes religieuses frapperont, elles seront sûrs de trouver des cœurs généreux pour subvenir à tous leurs besoins. Mais nulle part, plus que dans le faubourg Québec, doivent-elles s'attendre à rencontrer plus de sympathies, sur les œuvres admirables qu'elles y opèrent.

Depuis plusieurs années, une magnifique société, sous le titre de Dames Patronesses, s'est formée dans toute la ville pour leur venir en aide ; et disons de suite que ces Dames savent en toute circonstance montrer une générosité inépuisable et un dévouement sans bornes ; mais, on le conçoit, leur charité et leur zèle ne peuvent suffire à procurer aux bonnes sœurs de la Providence tout ce qui leur est nécessaire pour faire progresser des œuvres comme la salle d'Asile, la visite des pauvres et des malades. Que tous ceux donc qui comprennent l'importance de ces œuvres s'unissent pour venir en aide aux Dames Patronesses qui en ce moment font appel à la charité publique.

Ceux qui ont déjà visité les salles d'Asile savent ce qu'il faut de patience et de charité pour former 3 à 400 enfants de l'âge de 2 à 9 ans ; et personne n'ignore que les bonnes sœurs de l'Asile excellent dans ce genre, si difficile, d'éclairer ces jeunes intelligences, de leur donner les premières notions de la vertu avec celles de la science. Mais, laissons nos religieuses occupées de leurs enfants et de leurs malades, elles font très bien leur devoir, faisons le nôtre, c'est-à-dire, volons à leur secours, et ouvrons de grand cœur notre bourse à toutes les personnes qui demanderont en leur nom.

*Asile de Beauport.*—Un pauvre aliéné, nommé Elzéar Roy, pensionnaire de l'établissement, a été tué par un de ses compagnons. Le meurtrier, Paul Gendreau, est un homme doué d'une force herculéenne. Dans un accès de folie furieuse Gendreau s'arma d'un crachoir en bois, courut sur l'infortuné Roy et lui en asséna un coup violent sur la joue gauche. Roy mourut huit jours après. Gendreau, enfermé dans le cachot de l'asile depuis l'événement, paraît être très satisfait de ce qu'il a fait.

### LA MORT DU JUSTE

Après le cours heureux d'une vie innocente  
Pour le chrétien mourir n'est pas un triste sort ;  
Car son bonheur augmente  
En approchant du port :  
Il voit sans épouvante  
La mort !

Tout ce qu'elle a d'affreux ne saurait le surprendre ;  
Sans alarmer son cœur, elle est devant ses yeux :  
Il ne pouvait prétendre  
Au bonheur en ces lieux  
Et la mort va lui rendre  
Les Cieux !

Il était ici-bas dans un séjour de larmes ;  
Le jour qui les tarit est un jour plein d'attraits ;  
En ce jour plein de charmes  
Qui combla ses souhaits,  
Il goûte sans alarmes  
La paix !

Ce favorable jour vient terminer sa peine :  
Il dit à la douleur un éternel adieu !  
La mort brise la chaîne  
Qui le tient en ce lieu ;  
C'est elle qui le mène  
Vers Dieu !

La mort de l'homme juste est un bonheur suprême :  
Dieu seul peut rendre heureux un cœur comme le sien  
Au prix de ce qu'il aime,  
Le monde n'a plus rien ;  
Il va voir Dieu lui-même,  
Quel bien !

Des périls d'ici-bas, oui, la mort le délivre ;  
Pour lui la mort devient une force, un secours,  
Du bien qui la doit suivre  
Rien ne finit le cours :  
Le juste meurt pour vivre  
Toujours !

Il était ici-bas dans la nuit la plus sombre ;  
Mais la clarté du ciel succède à cette nuit.  
Là sont des biens sans nombre,  
Où la mort le conduit ;  
Le monde n'est qu'une ombre  
Qui fuit !

Malgré l'obscurité de cette nuit si noire,  
Pour arriver au ciel cherchons le vrai chemin :  
Pour prix de la victoire,  
O bien heureux destin !  
Dieu nous offre une gloire  
Sans fin !

L'abbé PÉLEGRIN.

### NOTES ET IMPRESSIONS

Singulier remous des idées : nos vieux maîtres de la libre-pensée remontent à l'orthodoxie, tandis que nos plus brillants élèves du spiritualisme officiel s'en vont à la dérive de la libre-pensée.

\* \*

On demande des conseils, mais on ne tient pas à les avoir bons, au contraire ; les bons conseils gênent souvent, les mauvais ne gênent jamais.

EDM. CONDINET.

\* \*

Les cieux ne racontent qu'impuissance et monotonie.

ALFR. FOUILLEE.

\* \*

Des demi-mesures et des demi-souhaits ne montrent que des demi-hommes.

NAPOLÉON I<sup>er</sup>.

\* \*

En fait de gourmandise, on peut mettre les médecins au même rang que les évêques.

H. DE BALZAC.

\* \*

Le pêcheur à la ligne a toutes les émotions du joueur, moins le remords.

J. GIRARDIN.

\* \*

La partie supérieure, la partie divine de la politique consiste à distinguer quelles sont les réformes qui répondent à un besoin réel et actuel de la société, celles qui doivent être résolument éconduites.

EDM. SCHERER.

\* \*

La seule loi publique laissée à l'Europe par le congrès de Westphalie, est le meurtre pour le vol.

UN SOUVERAIN.

\* \*

On rirait d'un philanthrope qui s'en irait évangéliser les étrangleurs et les pickpockets avec une belle chaîne de montre, une tabatière en or enrichie de diamants, une bourse garnie de louis et un portefeuille bourré de billets de banque.

LE MÊME.

\* \*

Je n'appelle pas courage du faible l'impudence du roquet jappant après un dogue.

\* \*

Une plume honnête fait mieux encore que la lance d'Achille : elle guérit même les blessures qu'elle n'a pas faites.

G.-M. VALTOUR.

*Déménagement.*—Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

*La Consommation guérie.*—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorges et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester, N.-Y.